

Maurice Andreu
Université Paris XIII, France

Les manuscrits de prison de Boukharine (1937-1938)*

Abstract: This article presents an analysis of the prison manuscripts of the Soviet and Comintern leader and theorician Nikolai I. Bukharin, which have been ignored completely until their discovery in the Presidential Archives of Russia some 20 years ago. Reviewing the classical presentations of Arthur Koestler and Maurice Merleau-Ponty, he raises the questions to which extend Bukharin's thought has changed comparing to the 1920's and in which way the manuscripts allow to understand better his attitude to the repression Stalin unleashed last but not least against him personally.

Cet exposé concerne une figure politique et intellectuelle très connue, aussi bien pour son rôle dans la politique soviétique que pour son œuvre théorique qui est largement publiée. Par contre le matériel que je vais étudier ici était largement ignoré de l'historiographie. Pendant 50 ans les écrits de prison de Boukharine que Staline avait conservé dans ses archives personnelles ont été totalement occultés. Les héritiers de Boukharine et son biographe, Stephen F. Cohen, n'ont eu vent de leur existence qu'en 1988, lorsque le parti communiste de Gorbatchev a réhabilité Boukharine. Les quatre livres qu'il avait rédigé dans la dernière année de sa vie ont finalement été exhumés des Archives Présidentielles Russes il y a vingt ans, en 1992, donc un an après l'effondrement de l'URSS.

Ce « supplément d'œuvre » qui n'est publié intégralement qu'en anglais (les éditeurs Russes n'ont pas imprimé l'intégralité des 173 poèmes écrits par Boukharine...) est encore loin d'être assimilé, même par les spécialistes. Stephen F. Cohen a le projet de reprendre sa vieille biographie (1973,¹ déjà presque 40 ans !) à la lumière de tous les nouveaux documents qu'il a vu ressurgir, et quelques travaux comme ceux de Wladislaw Hedeler, le bibliographe de Boukharine,² sont à considérer. L'analyse de ces manuscrits de prison est encore en cours et, après avoir brièvement raconté comment ils ont ressurgi du fond de archives, je consacrerai l'essentiel de cette contribution à une description du contenu des textes. J'essaierai cependant de conclure sur deux points : 1° Qu'y a-t-il de changé dans la pensée de Boukharine ? 2° Les manuscrits de prison permettent-ils de mieux comprendre la position que Boukharine essayait de tenir face à la répression stalinienne ? On reviendra donc, finalement, sur la valeur des interprétations les plus connues du destin de Boukharine, notamment celles du romancier Arthur Koestler et du philosophe Maurice Merleau-Ponty.

* Texte présenté au séminaire „Marx au XXIe siècle. L'esprit et la lettre“, Centre d'Histoire des Systèmes de Pensée Moderne (CHSPM), Université de Paris 1, Panthéon-Sorbonne. Avec quelques compléments et altérations.

¹ Traduction française : Stephen Cohen : Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik, Bibliothèque socialiste, Paris, François Maspero, 1979.

² Wladislaw Hedeler : Nikolaj Ivanovič Bucharin. Bibliographie seiner Schriften und Korrespondenzen 1912-1938, Berlin, Akademie Verlag, 2005.

I. La réapparition des manuscrits de Boukharine³ et se qu'elle nous apprend

Lorsque Boukharine est exécuté, le 15 mars 1938, il laisse dans sa cellule trois manuscrits qui sont saisis par ses gardiens et remis à Staline, comme l'avait déjà été un premier texte quelques mois plus tôt. La plupart des gardiens et des enquêteurs qui ont été en relation avec Boukharine sont liquidés dans les mois qui suivent (Ejov est alors remplacé par Béria à la tête du NKVD) et le secret sera bien gardé. Jusque dans les années 1960, les seuls documents disponibles issus de Boukharine sont les propos que lui prête le sténogramme de son procès. Là encore une censure efficace, directement contrôlée par Staline et restée inaperçue jusqu'au milieu des années 1990,⁴ a gommé les résistances des accusés...

En 1961, Anna Larina, la veuve de Boukharine, transmet au CC du PCUS la lettre *À la génération future des dirigeants du parti* qu'elle avait mémorisée en février 1937.⁵ La lettre sera rapidement publiée hors de l'URSS, ou en samizdat, mais il faudra attendre 1988 et la réhabilitation de Boukharine pour qu'elle soit légalement diffusée. C'est à cette époque que Stephen F. Cohen apprend par un collaborateur de Gorbatchev l'existence de quatre manuscrits dans les Archives Présidentielles qui ont hérité des dépôts de Staline. Malgré la bonne volonté de Gorbatchev, les manuscrits resteront encore quatre ans inaccessibles. La réintégration posthume de Boukharine dans son Parti (c'était sa seule revendication dans la lettre transmise par Anna) n'a permis que la réédition d'une sélection de textes.⁶ Quelques lettres à des membres du Politburo et à Staline, avant son arrestation, viennent aussi donner un éclairage assez ambiguë sur sa position face aux accusations...

Lorsque l'URSS disparaît, en 1991, c'est Boris Eltsine qui devient le Président de la Russie et donc le dépositaire des archives de Staline. Anna Larina et les deux enfants de Boukharine, héritiers légaux de son œuvre, désignent Stephen F. Cohen comme mandataire et il entreprend des démarches pour obtenir la communication de tous les documents conservés. Les services du Ministère de la Sécurité, héritiers du NKVD et du KGB, répondent assez rapidement et montrent ce qu'ils ont gardé des protocoles d'interrogatoire, des rapports des gardiens (ex. : une liste de livres prêtés au prisonnier) et quelques petits écrits de N. Boukharine (ex. : une lettre au capitaine Lazar Kogan qui était chargé de préparer le procès). Les Archives Présidentielles, par contre, restent fermées. Cohen a l'idée de s'adresser à un collaborateur direct de Boris Eltsine. On l'oriente vers Gennadi Bourboulis (pour des raisons personnelles, celui-ci préférera rester anonyme jusqu'en 2009)⁷ qui rencontre Stephen Cohen et décide immédiatement de lui donner une copie du dossier Boukharine. Une pile de photocopies est bientôt entre les mains des héritiers.

Cette masse de documents permet d'abord de savoir ce que signifie être enfermé une année entière (plus quinze jours de procès) à la Loubianka. « Ils [les « enquêteurs »] peuvent ici

³ Nous suivons ici les préfaces que Stephen F. Cohen a donné à chacun des manuscrits publiés.

⁴ Stephen F. Cohen cite deux articles de Youri Mourine, qui fut archiviste senior aux Archives Présidentielles : Youri Mourine : Kak falsifitsirovalos "dielo Boukharina". In: *Novaia i noveishaia istoriia*, n°1 (1995), pp. 61-76; id.: "Moe poslednee slovo na sude, verovatno, budet moim poslednim slovom voobshche." Kto i kak pravil rech' N.I. Bucharina. *Istochnik*, n°4 (1996), pp. 78-92.

⁵ Anna Larina Boukharina : Boukharine ma passion, Paris, Gallimard, 1989 (Au vif du sujet), pp. 362-363. Accessible aussi sur les sites de Smolny et de MIA.

⁶ En français, un livre est paru : Nikolaï Boukharine : Œuvres choisies en un volume, Paris, Librairie du Globe, Editions du Progrès, Moscou, 1990. On y trouve aussi une version de la lettre A la génération future...

⁷ Stephen F. Cohen : Soviet Fates and Lost Alternatives. From Stalinism to the New Cold War, New York, Columbia University Press, 2009.

faire avec moi tout ce qu'ils veulent ». C'est ce que N. I. Boukharine écrit à Staline.⁸ Il est dans une cellule minuscule, éclairée jour et nuit, seul, sauf quand un mouchard vient le surveiller. Les interrogatoires se font la nuit. Il ne semble pas avoir été torturé,⁹ mais son « âme » est « fracassée et tourmentée ». Il parle de sa « douleur » et de son « angoisse infinie ». Il a, au moins une fois, des « illusions hallucinatoires » (il voit et entend l'épouse de Staline qui s'était suicidée en 1932) et une perte momentanée de la vue. Stephen F. Cohen se demande s'il n'a pas été drogué.

Boukharine refuse de se « diffamer lui-même » pendant trois mois, jusqu'au début juin 1937. Il cède, en désespoir de cause, probablement pour tenter de sauver sa famille. Mais il essaie jusqu'au bout de limiter ses aveux et ses dénonciations (le procès sera retardé deux fois, peut-être à cause de ces résistances). Ce « marchandage », avec les émissaires de Staline (Ejov ou Vychinski) ou directement avec le Maître (par lettres) le pousse à des extravagances terrifiantes (des déclarations d'« amour énorme » à Staline, des promesses de faire « campagne sur les procès » et de mener « une lutte à mort contre Trotsky », s'il était libéré et exilé en Amérique, ou encore l'idée qu'on pourrait le laisser vivre sous un autre nom...). Mais la résistance de Boukharine prend aussi une autre forme. Il demande la permission d'écrire (« Je ne serais tout simplement pas capable de survivre ici s'il ne m'est pas permis de me servir de papier et de plume »). Staline comprend qu'il faut céder s'il veut obtenir la collaboration de Boukharine à son procès. Staline – ce n'est pas son but – donne à sa victime les moyens d'organiser la seule évasion qui restait possible, une évasion mentale dans le monde imaginaire de l'écriture, où Boukharine, de plus en plus, peut se retrouver.

Il met en route successivement quatre projets dont le sens est de plus en plus intime. Le premier texte est la suite de ce qu'il était en train d'écrire avant son arrestation. Depuis son voyage à travers l'Europe occidentale en 1936,¹⁰ il écrit un livre sur *La crise de la culture capitaliste et le socialisme*. Il a achevé la première partie¹¹ (*La dégradation de la culture et le fascisme*), il veut rédiger la deuxième partie : *Le socialisme et sa culture*. Il a donc encore une ambition politique. Il veut contribuer à la construction du socialisme et à sa glorification. Il espère – un tout petit peu – influencer son premier lecteur (longtemps unique...), qu'il connaît bien, Staline. Svetlana Gourvitch-Boukharina, la fille aînée de Boukharine (née en 1924), une historienne, s'est occupée de la saisie du texte pour l'éditer.¹² Elle observe que Boukharine, entre la mi-mars et la mi-avril, a rempli dix grandes feuilles d'imprimerie, *recto verso*, constituant les 10 premiers chapitres de son livre (182 pages, dans la traduction anglaise). En moins de deux mois les seize feuilles du manuscrit complet (226 pages) sont achevées (et remises à Staline). Svetlana note que « l'écriture est très petite mais lisible, la main est ferme, il n'y a presque aucune correction (des mots biffés ou intercalés). C'était écrit si clairement que c'était prêt, tel quel, pour être composé dans une imprimerie ».

⁸ Stephen F. Cohen se réfère à quatre lettres à Staline (15 avril, 29 septembre, 14 novembre et 10 décembre). Elles sont dans les Archives Présidentielles. A ma connaissance, seule la quatrième a été intégralement publiée en anglais et en français (cf. *Six lettres de Boukharine*, In: *Communisme* (2000), n°61, pp. 7-40).

⁹ Paul R. Gregory a un doute et nomme un tortionnaire possible : L. R. Sheinin du NKVD de Saratov. Ses sources sont confuses. Cf. Paul R. Gregory : *Politics, Murder, and Love in Stalin's Kremlin*, Stanford, Hoover Institution Press, Stanford, 2010, p. 128 et p. 155.

¹⁰ Boukharine avait été envoyé à Paris par Staline pour acheter des manuscrits de Marx que le SPD en exil avait réussi à faire sortir d'Allemagne. Il avait fait le 3 avril 1936, à la salle de la Mutualité, une conférence en français sur Les problèmes fondamentaux de la culture contemporaine, qui est le point de départ de son projet. Cf. *Nouvelles Fondations*, n°6, 2007, pp. 156-168.

¹¹ Ce manuscrit a été saisi par le NKVD le 27 février 1937, parmi tous les documents qui étaient entassés dans une camionnette. Aucun d'entre eux n'est réapparu.

¹² Svetlana Gurvich-Bukharina : *To the Reader*. In : Nikolai Bukharin : *Socialism and its Culture*, London-New York-Calcutta, Seagull Books, 2006, pp. lxix-lxxviii.

Boukharine était un écrivain professionnel, mais cette rapidité et la fermeté de l'inspiration indiquent aussi une concentration exceptionnelle sur l'écriture qui se retrouve dans tous les autres manuscrits.

Début juin Boukharine signe une première version de la confession de ses crimes¹³ (ce texte présente quelques ratures, mais on peut imaginer que ce travail lui pesait). C'est aussi le moment où il commence à écrire des poèmes. Il les compose en général après les interrogatoires, au petit matin, et cette forme de « détente » se transforme dès juillet en un nouveau projet : un cycle de poésies sur *La transformation du monde*. Boukharine prépare une page de couverture ou un frontispice pour l'ensemble du recueil. Le symbole est limpide : il dessine quelques oiseaux – des pigeons, sans doute – posés sur un toit ou sur le sommet d'un grand mur sur lequel est écrit le titre du cycle. Tous les jours, jusqu'en octobre il ajoute un, deux, trois ou quatre poèmes. Au total 187, dont 14 ont été perdus (500 pages dans l'édition anglaise...).

Quand commence-t-il son troisième projet qui deviendra un volume d'*Arabesques philosophiques* en quarante chapitres ? Probablement en même temps que sa *Transformation du monde*. Il date seulement le dernier chapitre, *Lénine comme philosophe*, de la nuit du « 7 au 8 novembre 1937, vingtième anniversaire de la Révolution bolchevique ». Plusieurs chapitres sont seulement annoncés ou ébauchés, mais l'ensemble fait 343 pages dans la traduction anglaise. Ce texte, « dialectique du début jusqu'à la fin »¹⁴ est avant tout une dernière conversation avec son « maître » Lénine, celui qui l'avait foudroyé en disant de lui qu'il « n'a jamais étudié et, je le présume, n'a jamais compris entièrement la dialectique ».¹⁵

À partir de la mi novembre, Boukharine écrit un roman qu'il intitule en russe *Vremena*, ce qui indique « *Le temps* », celui qui passe (Cohen a pensé le traduire par « *En ces temps là* », puis il a choisi « *Comment tout a commencé* »). En réalité ce roman est une auto-biographie où il change seulement les noms de ses héros. Mais pas tous les prénoms ! Il reste Nikolaï Ivanovitch, dit Kolya, même si sa famille est devenue celle des Petrov. Le 15 janvier 1938, dans la lettre qu'il écrit à Anna parce qu'il croit que son procès va commencer, il dit avoir achevé sept chapitres (110 pages). Il en rédigera quinze de plus jusqu'à son procès (au total, 333 pages). Le récit de sa vie est manifestement le refuge qu'il avait trouvé pour supporter l'attente de son humiliation publique et de son exécution.

Le produit des efforts de Boukharine pour s'évader, pour échapper à un désespoir insupportable, est ainsi un ensemble de textes qui dépasse les mille quatre cent pages... (226 + 500 + 343 + 333 = 1402).¹⁶

¹³ Stephen F. Cohen évoque seulement ce document mais le Général-Colonel D. A. Volkogonov, historien militaire, avait dans ses archives la copie d'une « confession de Boukharine », datée du 2 juin 1937. Ces archives ont été déposées à la Library of Congress. Grover Furr et Vladimir Bobrov lisent ce texte comme la preuve irréfutable de la culpabilité de son auteur... puisqu'il avoue ! Le document, qui semble authentique, n'indique évidemment rien de semblable, mais cette lecture néo-stalinienne nous rappelle que les mensonges sont faits pour être crus (voir: Grover Furr, Vladimir Bobrov. 1937. *Stalin's Justice: Not Subject to Appeal*. Moscow, EKSMO Publishers, 2010).

¹⁴ Lettre à Anna Larina du 15 janvier 1938. In : Nikolai Bukharin : *How It All Began. The Prison Novel*, New York, Columbia University Press, 1998, pp. 336-338.

¹⁵ Lénine : *Œuvres*, t. 36, Paris, Editions Sociales, Moscou, Progress, 1976, p. 607

¹⁶ Le dossier récupéré par les héritiers de Boukharine est très mutilé puisque tous les papiers saisis au moment de l'arrestation ont disparu, mais il contient au moins une brève note, sur un morceau de papier, écrite au crayon en grosses lettres (cité in : Svetlana Gurchik-Bukharina: *To the Reader*) : (a) Réflexions en prison. Des lignes de la Citta Dolente [la Cité des Chagrins], (b) Flottement entre la vie et la mort, (c) Si tu meurs, qu'emportes-tu avec toi ? Au nom de quoi ?, Spécialement à l'étape actuelle, (d) Si tu vis – comment vivre et pourquoi ?, (e) Tout ce qui est

II Bref coup d'œil sur les quatre manuscrits de prison de Boukharine

Il n'est pas possible ici de faire une analyse très détaillée des textes qui ont été publiés en Russie pour la première fois en 1994 (*Vremena*)¹⁷ et en 1996 (*Le socialisme et sa culture, Arabesques philosophiques* et un choix de 13 poèmes).¹⁸ Nous mentionnons d'abord des œuvres littéraires, du roman et des poèmes.

Je crois que Boukharine en rassemblant ses souvenirs était parti pour écrire une sorte d'histoire personnelle de la révolution. Le départ était un peu incertain car il avait cru au moins deux fois, à la fin du chapitre 4¹⁹ et à celle du chapitre 7, que son temps était compté. Mais il avait repris sa plume et, parmi les nouveaux chapitres accumulés (de façon accélérée), il y en avait déjà deux qui mettaient en scène des personnages de la vie politique (les Empereurs de Russie et d'Allemagne, le Ministre de l'intérieur russe et les chefs de la police) et deux autres qui proposaient des bilans des débats idéologiques russes plus ou moins transformés en dialogues (il reconstituait notamment un cercle de discussion d'étudiants opposant des « populistes » et des « sociaux-démocrates » à propos de *Que faire ?* de Lénine). Il élargissait donc son propos initial (se remémorer sa vie).

Mais le roman est interrompu quand son personnage central a quatorze ans, et sa dimension personnelle reste évidemment la plus importante. Stephen F. Cohen souligne la quantité de souvenirs que Boukharine a retrouvé au fond de sa prison. Le choc qu'il subissait, suggère Cohen, stimulait probablement sa mémoire, et cette mémoire était extraordinaire. On en avait déjà eu un aperçu dans l'autobiographie que Boukharine, en 1925, avait esquissé pour l'Encyclopédie Granat.²⁰ Dans ces trois ou quatre pages, il disait avant toute chose comment son enfance l'avait fait tel qu'il était. Et c'est ce que détaillait le roman : il s'était formé à la maison familiale, auprès de son père et de sa mère, des enseignants et des intellectuels qui avaient su lui laisser développer son amour immédiat de la nature (et des papillons), sa passion précoce pour les livres et la connaissance scientifique (dès cinq ans). Il soulignait son rejet de la religion avant l'âge de dix ans, se révélant très jeune comme un rationaliste « voltairien », selon la formule d'un de ses oncles. Lorsqu'il était allé régulièrement à l'école (après ses dix ans), il avait pu « sauter » deux classes. Il lui suffisait

personnel est en train d'être renié, (f) Dans les deux cas il n'y a qu'une seule conclusion, (g) Des échos de la lutte internationale. Ces questions se retrouvent, explicitement, dans la dernière déclaration de Boukharine. Il y répond en disant quelle est cette « seule conclusion » qu'il voit clairement et tient à faire connaître : les « faits positifs qui resplendent en Union Soviétique » l'ont « désarmé définitivement » ; il peut mourir au nom de l'URSS, comme il pourrait vivre pour elle.

¹⁷ Nikolai Boukharine : *Vremena*. Introduction et commentaires par Boris Frezinsky, Moscou, Progress, 1994.

¹⁸ Les trois textes en prose et le choix de poèmes ont été réédités, en un seul volume, par Airo XXI, en 2008 (Nikolaj I. Bucharin : *Socialism i ego kul'tura*, Moscou, AIRO XXI, 1996. Nous avons utilisé les traductions anglaises Nikolai Bukharin: *Socialism and its Culture* (1937), London, Seagull Books, 2006. *Philosophical Arabesques* (1937). Translated by Renfrey Clarke. With editorial assistance by George Shriver, New York, Monthly Review Press, 2005; Nikolai Bukharin: *The prison poems of Nikolai Bukharin. Transformation of the world (verse about the ages, and about people)* (1937). Traduit par George Shriver, London, Seagull Books, 2009; Nikolai Bukharin : *How it all began, the prison novel*. Translated by Georges Shriver. Introduction by Stephen F. Cohen, New York, Columbia University Press, 1998.

¹⁹ Paul R. Gregory: *Politics, Murder, and Love in Stalin's Kremlin*, Stanford, Hoover Institution Press, 2010, p. 166. Selon Gregory, le mot « fin » est écrit une première fois à la fin du chapitre 4.

²⁰ Georges Haupt; Jean-Jacques Marie : *Les bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, François Maspéro, 1969, pp. 29-33 (Bibliothèque socialiste).

de voir une leçon pour qu'il la sache. Il n'avait pas onze ans et il avait déjà lu tout Molière et tout Heine, en plus de Jules Verne et Mark Twain...

Cet enfant prodige qui grimpait aux arbres aussi bien qu'il dessinait et qui, à douze ans, était tombé amoureux de la peinture à l'huile en passant un été à peindre des paysages sous la direction d'un collègue de son père, se souvenait des quartiers et des villages où il avait vécu et des personnes qu'il avait rencontré. Il était capable de faire une foule de portraits et de composer un grand tableau de l'intelligentsia russe au temps de ses parents. Le sociologue marxiste qu'était devenu Boukharine, toujours présent dans ce roman, s'emparait de son propre témoignage pour donner à voir la société russe avant la révolution (en gardant quelque chose de la fraîcheur du point de vue d'un enfant curieux et ouvert aux autres). Il y a de bonnes pages sur les professeurs ou les fonctionnaires (les « chinovniki »), sur les paysans et les petits bergers, sur les élèves des écoles publiques ou du « Premier Gimnaziya pour garçons » de Moscou.

En fin de compte, le roman, tel qu'il a été brisé par le destin de Boukharine, ouvre une fenêtre sur la psychologie de son auteur. Je crois qu'il ne cesse pas un instant de réfléchir sur ce qu'il se souvient d'avoir fait et pensé. Ses sentiments (présents et passés) sont assez nets : il n'est pas fier d'avoir choqué sa mère en lui demandant si elle était une « femme de mauvaise vie » capable d'engendrer un « antéchrist » (comme lui...). Il ne regrette pas la plupart de ses petites bêtises mais il lui arrive de penser aux conséquences cruelles de certaines de ses blagues. Il souffre en repensant aux difficultés qu'avait rencontré son père. La place qu'il accorde à ses cauchemars est assez surprenante. Il évoque un instant les idées du « fondateur de la psychanalyse » (sur les théories sexuelles infantiles). Il y a de l'auto-analyse dans cette auto-fiction. Le thème le plus fort est des plus sombres, c'est celui de la mort. Deux fois il manque de mourir, deux fois il voit mourir à côté de lui une sœur puis un frère. Boukharine raconte sa noyade et sait que son oncle l'a sauvé de justesse, mais c'est comme si cette histoire ne lui était jamais arrivée... Sa culpabilité ici reste enfouie. Par contre, elle l'écrase lorsque André, le petit frère de sept ans meurt en une journée, après une chute faite en jouant avec Nicolas. Quelle responsabilité a-t-il eu dans cet accident et ses suites ? Son désespoir et sa dépression sont tels qu'il tente de se pendre au cours d'une nuit d'insomnie. C'est ce qu'il écrit dans les dernières pages de son livre interrompu.

Le sentiment de culpabilité de Boukharine est à mon avis un trait décisif de son caractère. Son livre aide à le connaître et à le comprendre. C'est un mérite incontestable. Du point de vue littéraire, il est difficile de juger un texte qui n'est souvent qu'une ébauche. Quelques chapitres sont très réussis, en particulier le chapitre 6 qui raconte « à la Tchekhov » un pique-nique et une partie de chasse dans la campagne de Bessarabie.

Le cycle de poèmes est encore plus difficile à présenter dans le cadre de cette contribution. Je me limite, forcément, à ce qui est le plus directement utile pour notre compréhension de Boukharine (de lui-même et de la situation où il se trouve). Le passage par la littérature, cependant, met assez directement en évidence quelque chose d'important.

L'œuvre est un « chaos » apparent mais elle a un plan (c'est ce qu'il écrit à Anna)²¹ qui lui donne une structure que je qualifierai de « circulaire », ou en spirale. Il y a neuf parties :

²¹ Lettre à Anna Larina du 15 janvier 1938. In: Nikolai Bukharin: How It All Began, p. 337.

I *Les Fins et les Commencements*²²

Les huit autres parties sont à considérer sur deux colonnes, l'une descendante, l'autre montante :

II *Les Précurseurs*III *Guerre civile*IV *Nature, mère universelle*V *Héritage*IX *Le Futur*VIII *Une Epoque de grands travaux*VII *Intermezzo lyrique*VI *Mondes en guerre*

Les oppositions ou les liaisons sont aussi bien horizontales que verticales. Le parcours va des « précurseurs » de la révolution jusqu'à son avenir (le Communisme). Il y a d'un côté le début de la révolution russe et de l'autre la « construction » du centre révolutionnaire et de l'« homme nouveau ». L'évocation de la nature est suivi d'un hommage à toutes les cultures et à la science. Quelques poèmes d'amour nous changent des cris de guerre et de haine qui expriment la lutte des « deux mondes »...

Le cycle tout entier est un mélange hétéroclite de genres. On trouve un nombre considérable de « poèmes d'histoire » (analogues aux « peintures d'histoire ») qui mettent en scène des héros plus ou moins connus (de Spartacus à Lénine) ; parmi ces poèmes, il y a toute une série sur l'histoire des sciences et des arts, de Bacon à Pavlov, de Leonardo Da Vinci à Heine ou Beethoven... On trouve aussi des genres rares : un poème « philosophique » (ex. : *Les parties et le tout*) à côté d'un « dialogue politique » ou d'un « medley » de contes et légendes du monde entier... Boukharine imite parfois un style ancien (un « blason », par exemple) ou un folklore particulier ; il fait un sonnet et quelques allégories, etc. Très nombreux aussi les vers « impressionnistes » qui disent des images de paysages ou les traces d'un instant de bonheur (ou de malheur) passé ou présent. Boukharine écrit comme un peintre. Ce peintre est amoureux d'Anna et il sait le dire. Le même poète s'enflamme aussi pour les filles qui sautent en parachute et les marins de la flotte rouge. Une inspiration militariste débridée produit des chants de marche et des cris de guerre pour entraîner les masses. La haine de l'ennemi fasciste s'exprime dans de virulentes imprécations... Dernier genre présent – vous l'attendez sans doute – « l'envoi », la dédicace obligatoire, l'hommage au Maître auquel tout est dû : le poème pour Staline. Il y en a un.²³

Par la littérature, Boukharine s'exprime, et les traits de sa personnalité que j'ai évoqués à propos du roman se retrouvent, avec quelques nuances. Son amour de la nature et des sciences naturelles est un thème répétitif, mais je n'ai pas vu beaucoup choses sur les animaux (et sur leur sauvetage, sa passion permanente). La tendresse enfantine du jeune Kolya s'épanouit dans les poésies amoureuses de *l'Intermezzo Lyrique*. Le tiers des poèmes, au bas mot, est lié au thème de l'héritage culturel de l'humanité et l'auteur rend hommage à tous ceux qui ont compté dans sa formation. En fait, les titres des poésies font souvent écho au travail philosophique « dialectique de bout en bout » que Boukharine avait

²² Partie perdue, qui aurait dû être un « point de départ », une introduction aux différents thèmes du sujet : la transformation du monde.

²³ Il s'agit d'un long « Poème o Staline » que Boukharine avait prévu de placer après une préface écrite en octobre 1937. Anna Larina a décidé, en 1992, de ne pas éditer ces vers extorqués par le bourreau de leur auteur, et George Shriver ne les a pas traduits. Paul R. Gregory, qui n'a pas ces scrupules, cite dans son livre les six derniers vers d'un « Poème sur Staline » (en sept odes !) qu'il date de novembre 1936. Il le présente comme un projet de publication dans *Izvestiia*, pour lequel il fallait l'aval du Maître. Il s'agit peut-être du même texte (un « recyclage » qui confirmerait le statut de déchet de cette sorte de poésie...).

mis en route parallèlement aux cycle poétique. On peut relever un nombre incroyable de sujets qu'il « historicise » parce qu'il ne peut pas penser autrement, parce que toute pensée, pour lui, contient toute l'histoire de la pensée et de la société humaine.

Comme le laisse prévoir la formation humaniste classique et la carrière scolaire de Kolya Petrov, Boukharine est un homme de culture qui trouve toujours quelque chose à sauver dans une œuvre culturelle humaine (il concède même de l'élégance et de la subtilité aux sophismes de Zarathoustra quand il parle de Nietzsche, « philosophe fou » qui inspire les fascistes). Cette ouverture d'esprit (qui caractérise toute l'œuvre antérieure de Boukharine) est, je crois, contredite par des tendances idéologiques plutôt « stalinienne » qui se déploient dans les parties VI et IX du cycle. Boukharine admet apparemment le dogme stalinien d'une séparation absolue des « deux mondes » en guerre et il excite une passion destructive qui serait nécessaire pour mobiliser les masses jusqu'à la victoire. Pour vaincre un ennemi absolu, dont tous les actes sont des menaces mortelles, il compte sur l'élan enthousiaste et fusionnel des jeunes soviétiques marchant au pas derrière leur guide. Les poèmes sur la « construction du socialisme » parlent d'émancipation du travail et de diversité des nations, mais ils disent aussi que la réalité est profondément « moniste » et la valeur suprême du futur est l'unité. Le communisme est (poétiquement) exalté comme la fin de toute opposition violente entre les hommes (ils n'ont plus qu'un adversaire, la nature). Ces hommes, ces « gens de bien » (καλοι και αγαθοι) vraiment humains pourraient enfin « boire l'infini du cosmos éternel ». Les emprunts au discours religieux sont manifestes (Staline est identifié à Moïse), et ce monde « promis » pourrait (il ne faut pas s'en étonner) être celui de la découverte du secret de l'« éternelle jeunesse »...²⁴ Les fantasmes consolateurs de la « science » prolétarienne (ou plutôt stalinienne) auraient-ils contaminé la raison de Boukharine ?

La rédaction des poèmes, qui « délivrait » un peu l'esprit de Boukharine des tensions et des contraintes insupportables qui lui étaient infligées ne le protégeait évidemment pas complètement. Je retiens de ce coup d'œil sur la « *Transformation du monde* » que Boukharine était lui-même pris dans le système idéologique qui le détruisait. Pour voir jusqu'à quel point, je vais maintenant étudier les deux livres « théoriques » qu'il avait écrit.

Je m'en tiendrai à quelques remarques sur le livre de philosophie, faute de temps et, aussi, de compétences.

Les *Arabesques philosophiques* sont, je l'ai déjà mentionné, un dialogue imaginaire avec Lénine. Il me semble, cependant, que Boukharine contourne (inconsciemment) le problème que lui pose le travail philosophique de Lénine. C'est ma première remarque.

Le dernier chapitre (*Lénine comme philosophe*) est la « conclusion » apparente du parcours, mais c'est seulement un bref inventaire des thèmes abordés dans les deux ouvrages « philosophiques » de Vladimir Ilitch, *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908) et les *Cahiers philosophiques* (posthumes). En lisant cette liste des apports de Lénine on se rend compte que le fil conducteur des quarante chapitres (343 p.) était bien la pensée du Maître vénéré, depuis son premier combat (contre le « solipsisme » des idéalistes les plus extrêmes) jusqu'à la révision de la dialectique selon Hegel. Le tracé sinueux des *Arabesques* passe ainsi de la *Réalité du monde extérieur* à l'*Idéal social* avec de nombreuses étapes (théorie

²⁴ Boukharine (comme Kroupskaïa) s'était opposé à la naturalisation du cadavre de Lénine, mais cette décision dont l'objectif était d'organiser un culte, avait aussi été soutenue par un vieux bolchevik, Krassine, qui souhaitait conserver les organes du chef au cas où une réanimation deviendrait possible...

de la connaissance, matérialisme et idéalisme, théorie et pratique, liberté et nécessité, objet et sujet de la philosophie, sociologie de la pensée, la Vérité, le Bien, l'évolution, etc.).

Sous une forme légère (des textes courts, écrits comme pour un journal), sans souci de suivre un plan explicite (une association d'idée semble parfois le seul lien visible entre la fin d'un chapitre et le début du suivant...), Boukharine dit à son lecteur comment il comprend le marxisme dans l'ensemble de l'histoire de la philosophie. Il reprend ainsi les polémiques courantes de la lutte des classes dans le champ philosophique (peu de choses originales, autant que je puisse en juger, sinon que - comme l'observe Helena Sheehan²⁵ - dans son combat contre pratiquement tous les courants intellectuels extérieurs au marxisme, il est assez « ouvert » pour voir les « grains de vérité » qu'ils contiennent). Les emprunts qu'il fait à Lénine (33 citations) viennent nourrir, entre autre, sa critique de Hegel (55 citations), mais jamais il n'aborde directement et surtout pas de façon critique leur contenu propre. Une idée de Lénine est toujours un argument victorieux... C'est un « génie de la lutte des classes ».

Il me semble que Boukharine reste dans l'impasse où il s'était mis entre 1922 et 1924. Après une ultime expérience de conflit avec Lénine (il avait voulu jouer les tampons entre Lénine et Trotsky...), il avait décidé de ne plus jamais s'opposer au « Vieux ». Décision lourde de conséquences : Boukharine avait été le disciple le plus rebelle et, pour éviter de le rappeler, il s'effaçait délibérément derrière les paroles de Lénine.²⁶ Mais personne n'avait oublié les remontrances et les leçons de philosophie qu'il avait reçu publiquement.²⁷

Deuxième remarque. En lisant ce livre j'ai reconnu des idées, des raisonnements ou des références que j'ai déjà lus chez Boukharine, surtout dans les articles écrits entre 1929 et 1936,²⁸ mais aussi dans les débats avec Prébrajensky où il est souvent question de dialectique. Le parcours en *Arabesques* autour de la dialectique et de la philosophie de la connaissance, etc. était aussi une remémoration de tout ce que le prisonnier avait emmagasiné tout au long de sa vie. En pratique il lui fallait se souvenir de tous les textes auxquels il pensait et qui étaient devenus inaccessibles depuis son incarcération.²⁹ Il faudrait examiner les choses de plus près pour conclure, mais ma première impression est que, si Boukharine semble « dépasser » certaines idées qu'il défendait jadis, il vaudrait mieux dire qu'il les refoule. Je peux donner des exemples de cette impression.

Premier exemple : qu'est-ce que le marxisme ?

²⁵ C'est l'auteur de l'introduction de l'édition américaine des *Arabesques*.

²⁶ Un exemple : dans son hommage funèbre à Lénine, il oubliait complètement, comme dans un lapsus amnésique, qu'il avait écrit, lui aussi, un livre sur l'impérialisme.

²⁷ En 1937, cela fait déjà quinze ans que pèse sur lui cette charge, ce handicap, que lui a imposé Lénine. Comme théoricien il est suspect (trop abstrait et livresque, scolastique, il n'a pas étudié la dialectique...).

²⁸ Il s'agit surtout de: *Théorie et pratique du point de vue du matérialisme dialectique* (1931). In: *Science at the Crossroad. Papers Presented to the International Congress of the History of Science and Technology held in London from June 29th to July 3rd, 1931 by the delegates of the U.S.S.R.*, Londres, Frank Cass and Co., 1931; en français, cf. *Dialectiques, Revue trimestrielle* (1976), n° 13; *L'enseignement de Marx et son importance historique* (1933). In : N.I. Bukharin, A.M. Deborin e.a.: *Marxism and Modern Thought*, Translated by Ralph Fox, Londres, G. Routledge and Sons, 1935 (en Anglais), contenant : « L'enseignement de K. Marx et son importance historique » (1933); *Les problèmes fondamentaux de la culture contemporaine* (1936). In: Id.: *Socialism and its Culture*, pp. 227-258 (en anglais), réédité en français par: *Nouvelles Fondations. Revue de la fondation Gabriel Péri* (2007), n° 6, pp. 154-168.

²⁹ Lazar Kogan, l'instructeur-enquêteur qui suivait Boukharine, lui a procuré ses propres livres, mais ce n'était pas aussi riche que la bibliothèque personnelle de Boukharine au Kremlin.

En 1924, dans *Lénine comme marxiste*, il disait fermement que Marx avait seulement établi « l'inéluctabilité de la dictature du prolétariat ». Il pensait et disait que la révolution socialiste allait au delà de l'enseignement de Marx lui-même. Lénine avait enrichi le marxisme en montrant comment faire la révolution (tâche destructive) mais pour les tâches constructives (où le marxisme devait se dépasser lui-même), il avait seulement « esquissé » les solutions. En 1937, dans l'introduction des *Arabesques*, le marxisme est « la généralisation suprême de la théorie et de la pratique du socialisme ».³⁰ La phrase de Marx sur les limites de son apport est citée, sans être soulignée, et l'esquisse de Lénine est devenue un tableau achevé. Le modèle léniniste autrefois quasi inaccessible (faire la synthèse de la théorie et de la pratique de la classe ouvrière en lutte) est réalisé, ce n'est plus un problème.

Suffisait-il que Staline prenne la totalité des pouvoirs pour que le socialisme soit réalisé ?

Autre exemple : Boukharine écrit quelques lignes (il y en a peu dans le livre) sur l'économie politique du capitalisme. Il sait rappeler en quelques mots des choses essentielles (les rapports de production capitalistes séparent les producteurs, la marchandise devient un « fétiche », etc.). il affirme alors que « la transition au socialisme » abolit ce fétichisme et toutes ses formes qui se développent dans la sphère idéologique.³¹ Le mot transition a survécu, mais toute liaison entre l'ancien régime des rapports sociaux et le nouveau est, me semble-t-il, introuvable dans les *Arabesques*. La transition du socialisme *au communisme* est un objet imaginaire plus présentable et il est apparemment le contenu nouveau du phénomène transitionnel.

La rupture avec l'approche théorique (et politique) de Boukharine de 1916 à 1929 est nette. Il avait soutenu que le socialisme, pour se construire, passait par « des formes socialistes qui sont dans un certain sens le prolongement, sous une forme différente, des formes capitalistes qui les ont précédées ».³²

A la base de ces « refoulements », on sent le poids de l'autocritique, de la « confession personnelle » qu'il a été contraint de réitérer (depuis 1929) et de criminaliser dans le document qu'il signe le 2 juin 1937 ; mais j'observe que ce poids est nettement différencié.

Les aveux de Boukharine commencent par l'exposé de ses vues théoriques « anti-léninistes ». Il y a quatre points : 1° la question de la dialectique marxiste, 2° la théorie de l'Etat et de la dictature du prolétariat, 3° la théorie de la lutte des classes dans les conditions de la dictature du prolétariat et 4° la théorie du capitalisme organisé (« soi-disant organisé »). Boukharine fait comme si sa première faute impliquait toutes les autres et oriente son travail d'autocorrection vers la dialectique et le champ de la philosophie. Les rectifications politiques et économiques des trois autres points sont ainsi évitées, réduites à quelques formules (par exemple, sur l'aggravation de la lutte des classes ou sur l'incapacité du capitalisme d'Etat à contrôler l'ensemble des rapports sociaux de production du capitalisme).³³

³⁰ Bukharin : *Philosophical Arabesques*, p. 35.

³¹ Bukharin, *Philosophical Arabesques*, p. 266.

³² N. I. Boukharine : « Discours de Boukharine au IV^e Congrès – Le programme de l'Internationale », *Bulletin communiste*, 4^eme année, n° 1, 4 janvier 1923, p. 5-14.

³³ Cette dénégation forcée est très importante car elle oblige Boukharine à supprimer un des piliers de sa pensée. De 1916 à 1928, j'ai compté que Boukharine écrit au moins quatre fois que le « capitalisme d'Etat pur » pourrait théoriquement faire disparaître le phénomène des crises économiques. Trois ou quatre fois il utilise cet argument pour expliquer : 1° (en 1916 et en 1920) que le socialisme n'est pas une utopie (une organisation globale de l'économie a déjà été mise en œuvre), 2° (en 1922 et 1924) que la NEP (la restauration du marché) conduit au socialisme de même que la concurrence monopoliste conduit au capitalisme d'Etat et 3° (en 1928 comme en 1920)

Résultat de cette forme pernicieuse de contrainte, toujours trop auto-administrée : Boukharine s'éloigne de plus en plus de son domaine de prédilection, celui qu'il connaît le mieux, l'économie politique. Cette tendance est sensible depuis 1930, elle est déjà à l'œuvre avant qu'il signe ses aveux, lorsqu'il écrit *Le socialisme et sa culture*, la deuxième partie de ce qu'il avait conçu, avant son arrestation, comme une contribution à la lutte avec le fascisme.

La lecture de ce demi manuscrit est évidemment faussée par la perte de sa première partie. Il faut imaginer comment il opposait ce qui peut être lu à son tableau de la *Dégradation de la culture* due au fascisme et à l'évolution du capitalisme.³⁴

Mais, pour un lecteur qui a en mémoire les œuvres antérieures de Boukharine, ce petit livre retrouve de temps en temps quelque chose de son style personnel caractéristique. C'est une « petite forme », un texte court, mais qui est animé (ici, seulement en partie) par une application consciente de la méthode scientifique de la critique de l'économie politique, telle qu'elle est décrite par Marx dans l'*Introduction à la Contribution à critique de l'économie politique* de 1859. Un exposé marxiste commence par des notions simples et abstraites et s'élève de l'abstrait au concret en s'appropriant le concret sous la forme d'un concret pensé. Ce programme est-il réalisé ? C'est une autre question, mais une pensée théorique est en action (avec des contraintes carcérales particulières).

Je vais essayer de donner une brève description du livre.

D'abord le *leitmotiv* de Boukharine : il faut en toutes choses adopter le point de vue historique. Chaque idée, chaque concept est « historicisé » et considéré « dans son développement » spécifique, selon les modes de production qui se succèdent dans l'histoire (communisme primitif, esclavage, féodalité, capitalisme et, enfin, socialisme).

Ensuite le *thème*, qui est repris avec des variations tout au long des douze chapitres : la base matérielle du socialisme garantit que le développement de la culture socialiste est plus rapide et plus harmonieux que celui de la culture capitaliste en crise. Cette thèse idéologique, qui est sans surprise, est étayée par une sorte de démonstration dont Boukharine, avec insistance, affirme qu'elle est « concrète ». Il s'agit au mieux d'un « concret pensé » (ou imaginé...), car il part de l'abstraction que sont les rapports de production socialistes (posés comme réalisés et présentés comme la propriété collective des moyens de production et le contrôle de leur usage par l'Etat prolétarien qui intègre l'économie dans sa politique)³⁵ pour examiner ensuite le développement historique de ce mode de production.

que la « superstructure » (l'Etat) peut déterminer l'infrastructure (l'économie) dans le socialisme, comme elle peut le faire dans le capitalisme. Staline en 1929, jette l'anathème sur ce raisonnement et l'assimile à une approche social-réformiste. En 1929, Boukharine réagit en présentant une nouvelle analyse : le capitalisme monopoliste tendant vers le capitalisme d'Etat est finalement une organisation irrationnelle de l'économie. La bureaucratie du capital a un comportement anti-économique, etc. Les staliniens ont aussitôt rejeté cette nouvelle version de la théorie du « capitalisme organisé » et ont accusé Boukharine de viser calomnieusement la construction du socialisme. Dès ce moment (1929) le blocage est complet sur ces sujets.

³⁴ On ne dispose que de la conférence lue à Paris le 3 avril 1936. Voir : N. Boukharine : Les problèmes fondamentaux de la culture contemporaine.

³⁵ Les « rapports de production socialistes » posent un problème de fond. Je voudrais ajouter ici quelques précisions. La propriété collective des moyens de production aussi bien que le contrôle étatique de l'ensemble de l'économie sont des formes qui jouent un rôle transitoire et qui se présentent d'abord comme réaffirmation et négation des rapports de production du capitalisme. La propriété, même collective, sépare toujours le producteur direct de ses propres moyens de production et le contraint à l'état de salarié. Le contrôle global de l'Etat écarte les

En substance, il dit ceci :

La société socialiste accède au rang de « sujet » car « elle se contrôle elle-même dans la pratique comme en théorie » (ce que le capitalisme est toujours incapable de faire). Le développement économique du socialisme est donc « rationnel » ; grâce au plan qui rassemble et optimise toutes les informations, la croissance de la production et de la productivité est accélérée (accumulation de moyens « lourds » au service des travailleurs, progrès de la culture technique, donc croissance sans entraves des forces productives).

Boukharine déduit de cette croissance de la productivité trois mouvements de la division du travail et de la société ; trois tendances historiques importantes pour le développement culturel : 1° L'opposition du travail intellectuel au travail manuel se réduit, 2° l'opposition de villes et des campagnes s'atténue et 3° les classes sociales (celles des ouvriers et des paysans) tendent à disparaître³⁶ (la tendance est clairement à la réduction des contradictions, à leur changement de caractère, moins violent).

Toute cette démonstration a pour pivot la productivité. Une société est supérieure à une autre par sa productivité et c'est la productivité du travail social qui détermine la base du développement culturel. Cette base a deux aspects : la quantité du surplus des produits et la quantité de temps libérée par la croissance de la productivité.

Boukharine ne passe pas sous silence quelques « particularités » de la révolution russe qui font que son développement a pris et prend encore, en 1938, des chemins opposés à ceux qu'il présente comme les chemins du socialisme. Par exemple, la faiblesse de plus en plus marquée de la productivité du travail social dans la Russie de 1916 à 1920 a d'abord contraint d'accroître la division du travail et l'opposition entre travaux intellectuels et manuels ; il a fallu faire la NEP avant de généraliser la propriété collective des moyens de production. Mais il est sûr de son « fait » : depuis 1921 la productivité a augmenté sans interruption et toujours plus vite que dans le capitalisme. Donc la « tendance historique » qui garantit le « rattrapage et le dépassement » du capitalisme est déjà un fait établi...

crises du marché mais ne réduit guère les phénomènes de subordination des travailleurs... La construction de nouveaux rapports sociaux, me semble-t-il, se passe peut-être dans le développement des activités de la « nouvelle société civile » qui sont souvent d'emblée autogérées. Telle est, du moins, l'impression que donne l'intérêt constant de Boukharine pour ce genre de question (voir un peu plus loin dans cette contribution). Cela signifie que les rapports sociaux de production « socialistes » sont peut-être encore à définir. Qu'est-ce qui vient à la place du rapport de « séparation » qui met les producteurs « indépendants » en relation par l'intermédiaire des marchandises et de la monnaie ? Quelle est la relation qui remplace la séparation des producteurs directs de leurs moyen de production ? Je crois qu'il y a matière à réflexion.

³⁶ A cet endroit de son livre de 1937, d'une manière très étonnante, Boukharine associe à cette idée (les classes sociales s'estompent) la question de savoir si le parti pourrait être une nouvelle classe dominante. Il réfute aussitôt cette incongruité en ré-exposant l'essentiel des éléments de sa théorie de la « révolution culturelle » élaborée en 1921 et 1923. A cette époque Boukharine avait examiné le problème posé par la place des « organisateurs » dans le mouvement révolutionnaire alors que les masses ouvrières (et paysannes) souffraient d'une certaine « incompétence » pour conduire les affaires publiques. Reprenant et dépassant les idées de Robert Michels sur le rôle de dirigeants des partis ouvriers, il voyait que les cadres du parti (quelque soit leur origine) courraient certainement le danger de se bureaucratiser et de se couper de la base ouvrière, mais il pensait que le système culturel soviétique (les écoles et la multitude des organisations politiques, économiques, etc.) produisait en masse de nouveaux cadres compétents et que leur mise en concurrence écarterait le danger d'un monopole du groupe des dirigeants sur la vie politique et économique du socialisme. En 1918, m'a fait remarquer un lecteur, Boukharine pensait aussi au pouvoir politique des « conseils » comme garant du caractère socialiste de la politique, mais les « conseils » n'ont pas gardé longtemps le pouvoir, s'ils l'ont jamais eu.

Le développement culturel dont Boukharine a fait le sujet du livre n'est pas défini précisément dans le texte disponible.³⁷ La culture, selon un dictionnaire rédigé en Russie à l'époque soviétique et cité par Boris Frezinsky dans l'*Avant propos* de l'édition russe, mesure « le niveau historiquement déterminé du développement d'une société, et les forces créatrices et les capacités des êtres humains, comme ils s'expriment dans des formes et des types variés d'organisations sociales et dans des valeurs matérielles et spirituelles créées par eux ». ³⁸ Comme le dit Boukharine dans le chapitre 11, le domaine de la culture se trouve là où un « mode de production » s'exprime dans son « mode de représentation » propre. Le livre de Boukharine entre dans ces domaines où les superstructures rencontrent les infrastructures par le concept de *personne*.

La tendance historique du socialisme qui donne le « thème » de l'œuvre aboutit à une personne « totale » qui intègre par son activité et dans sa pensée la totalité de la société. « Concrètement », Boukharine invoque la formation polyvalente que vise l'école, l'intérêt des masses pour tout ce qui se fait dans la patrie des prolétaires, et les perspectives qu'il imagine : fin de la séparation du travail manuel et intellectuel, des différences entre villes et campagnes, etc. A partir de là Boukharine fait un zoom arrière. Les personnes constituent des ensembles nationaux et les ensembles nationaux l'humanité toute entière. La tendance intégratrice du socialisme se prolonge dans le développement national (Boukharine résume le discours bolchevik sur l'épanouissement des nationalités dans le cadre du socialisme :³⁹ le socialisme ne saurait détruire les particularités de chaque nation ; inversement toutes les nationalités qui prospèrent dans le socialisme sont unies pour la défense de la patrie socialiste) et le socialisme mondial achevé sera certainement l'avènement d'une humanité enfin « une » (avec toujours moins de contradictions).

L'unité « vraiment totale, pas comme celle des fascistes » est donc le premier axe « culturel » annoncé. Le second est dialectiquement prévisible : la diversité, les différences et donc les problèmes des *individus* (égalité ou hiérarchie ? liberté ou contrainte ?).

Je crois que l'essentiel de la « diversité » qui intéresse Boukharine se ramène à la diversité des multiples activités qui semblent s'ouvrir aux hommes dans le socialisme. Voir du pays et des paysages (il pense à ses chères montagnes du Pamir), s'informer et se passionner pour tout ce dont on parle et qui mérite d'être connu... travailler, bien sûr, participer à la gestion et à la planification... faire de la politique (sous la direction du parti)...

Boukharine aime les jeunes avides de culture et de connaissances qu'il croit voir partout et il a foi dans une idée déjà repérée par Stephen Cohen. Sous la dictature du prolétariat se développe une « société civile », un univers institutionnel gigantesque de réunions, de société savantes, d'associations sportives, de collectifs etc. qui sont très largement pris en charge en autogestion. Tous ces individus insérés dans des collectifs interagissent positivement sans empiéter les uns sur les autres. Boukharine affirme même que la concurrence (néfaste) a disparu au profit de l'émulation (faste).

³⁷ Il l'avait fait dans la partie perdue.

³⁸ Voir : Nikolai Boukharine : *Vremena*.

³⁹ On m'a demandé si ce chapitre contenait une trace du débat de 1916-1917 (jusqu'en 1919, en fait) sur la question des nationalités qui a opposé Boukharine et Lénine. La réponse est : pas du tout. Boukharine après 1921 a toujours rappelé cet épisode (plusieurs fois, et publiquement) en disant qu'il avait tous les torts. Le droit des nations à disposer d'elles-mêmes était un élément de la lutte révolutionnaire que la guerre mondiale et la perspective d'une révolution mondiale n'avait pas rendu obsolète.

Sur l'égalité, Boukharine tient un discours nettement hostile. Ce n'est pas vraiment une valeur socialiste et elle n'a aucun sens dans le communisme (que voudra dire l'égalité des salaires quand il n'y aura plus de salariat ?). Il n'est pas question de soutenir l'idée que tous les individus ont les mêmes capacités et on ne peut pas évacuer les différences entre les hommes et les femmes... Les inégalités de salaires sont un stimulant productif nécessaire et les hiérarchies sont le moyen d'utiliser efficacement les compétences (les décisions étant bien prises, la discipline la plus rigoureuse est la plus efficace). Boukharine affirme, pour ne pas contredire son thème général, que cette hiérarchie coopérative (*sic*) est provisoire, qu'elle est instable et flexible (il y a de la mobilité chez les cadres...). Il évoque aussi l'autorité du chef d'orchestre, comme métaphore du pouvoir consenti sans contrainte...

La liberté des individus, dans ce petit livre est traitée *après* celle de la société socialiste et de la classe ouvrière. Puisque la société socialiste est un « sujet », elle accède globalement à la liberté de choisir son mode de développement et la classe ouvrière qui est au pouvoir n'accorde aucune liberté à ses ennemis déclarés. La liberté « réelle » qui intéresse les masses, c'est de participer au développement de la société socialiste. Elle semble se confondre avec la diversité des activités rendues possibles par la croissance de la productivité. Enfin le choix par les masses d'une unité idéologique sans faille (elles en ont, écrit-il, expérimenté les avantages) exclut toute liberté de mettre en danger le socialisme. Mais « notre idéo-cratie », écrit-il, cessera (plus tard, quand le communisme sera atteint) d'être une « cratie » coercitive et sera alors « une vision du monde unifiée », commune à tous.

La fin du livre peut être lue comme le moment de la synthèse. Boukharine ré-expose son thème, et, puisque le socialisme est la production pour la consommation de masse et la satisfaction des besoins, son développement se confond avec le *progrès*. Dans le socialisme le progrès de la culture matérielle et spirituelle fait partie des lois de mouvement du système.⁴⁰ Le chapitre suivant essaie de définir le « *style* » de la culture socialiste. Il s'agit donc de trouver une formule « synthétique ». Je note que Boukharine insiste sur la supériorité du mode de représentation du monde socialiste (le fétichisme du monde marchand est dépassé, la méthode dialectique unifie toutes les approches scientifiques et rend compte de l'unité matérielle et du mouvement du monde, etc.). Sa formule finale est que la culture socialiste est « l'unité vraie ». « Ici l'individu sait parfaitement bien ce qu'il a à faire et quel chemin il doit suivre, parce que nous avançons sur ce chemin depuis longtemps, en marchant victorieusement. »

Reste à dévoiler le nom du démiurge qui a été le levier du développement socialiste et de cette « unité vraie » de l'humanité. Le parti et la dictature du prolétariat font le titre du dernier chapitre. Le parti a tout préparé, tout organisé et tout dirigé avec succès...⁴¹

Le livre se conclut par un appel à renforcer le parti et l'Etat dans la perspective de la guerre prochaine (qui sera favorable au socialisme).

⁴⁰ Boukharine termine ce chapitre 10 par quelques pages sur la mort ou la disparition prédictible de l'humanité et rêve, une fois de plus, de la découverte du secret de la vie éternelle...

⁴¹ C'est dans ces deux derniers chapitres qu'il y a quelques phrases sur l'effacement de l'Etat à l'approche du communisme.

En guise de conclusion

Je reconnais que cette description de *Le socialisme et sa culture* est très incomplète, mais je voulais essayer de retrouver les traces de la « stratégie politique » de son auteur. Depuis 1934, en bref, Boukharine (probablement en communion de pensée avec d'autres dirigeants du parti) veut tenter d'influencer Staline (pour renforcer le bloc antifasciste, car Hitler est au pouvoir). En 1937, il est sur cette lancée et, même mis en prison, il passe tactiquement par dessus ou par dessous tout ce qui s'est fait en URSS depuis dix ans et il se concentre sur une perspective humaniste qu'il offre à « Koba ». ⁴² Il voudrait donner à la politique de Staline une chance de revenir dans une voie meilleure. Par contre, il ne conteste pas du tout la valeur décisive de l'unité idéologique la plus absolue quand il faut faire bloc contre un ennemi très pressant.

Quel est le résultat de cette manœuvre ? Du point de vue des choix politiques de Staline pas grand chose. Mais le Maître a conservé le premier manuscrit saisi (et ceux qui ont suivi). Les papiers de Boukharine écrits avant l'emprisonnement, quant à eux, n'ont pas été conservés. Ils étaient peut être un peu moins conciliants dans leur ton ou par quelques détails.

Boukharine, lui, paie son effort pour se rapprocher de son bourreau en achevant de s'auto-mutiler. Ce n'est pas nouveau, mais cette fois c'est encore plus regrettable. Le parti était en fait dans une « crise » des plus graves, un syndrome suicidaire dont il ne se remettra jamais. Le problème, plutôt que de rêver sur des perspectives difficiles à décrypter, était de comprendre dans quoi l'URSS s'était engagé...

Boukharine, jusqu'à sa mise à l'écart, était celui dont la problématique du passage du capitalisme au socialisme était la plus élaborée (douze ans de travail de 1917 à 1929). Où en était-on dans le processus de destruction-reconstruction du capitalisme d'Etat en un « socialisme d'Etat » ? Cette voie est fermée pour longtemps par le tabou qui affecte le concept de « capitalisme organisé ». Le fil est cassé pour Boukharine et aussi pour les « courants souterrains » parfois boukhariniens qui ont tenté de réformer le système soviétique. ⁴³ Boukharine acceptera finalement de se faire condamner alors que son opposition n'était que virtuelle. ⁴⁴ Il n'espérait probablement plus grand chose.

Pour finir je vais revenir sur le sens de ces aveux et du procès-spectacle de 1938.

La réaction de Trotsky : il travaille pour montrer que les accusés étaient innocents de tous les crimes qu'on leur imputait, mais il ne les absout pas pour avoir aidé Staline...

Dans son roman "Le zéro et l'infini" Arthur Koestler, juste après le procès, a mis un peu de Zinoviev et beaucoup de Boukharine (à moins que ce ne soit le contraire) dans son personnage de Roubakov. ⁴⁵ Il lui prête l'intention de rendre un dernier service, d'être encore un bon bolchevik discipliné. Le roman sonne juste, mais sur un point Roubakov ne peut pas

⁴² Boukharine connaissait Staline depuis 1912 et aurait pu se considérer comme son ami personnel. Il l'appelait par son vieux nom de guerre et leurs familles passaient des vacances ensemble.

⁴³ Cf. Moshe Lewin : *Political Undercurrents in Soviet Economic Debates. From Bukharin to the Modern Reformers*, London, Pluto Press, 1975.

⁴⁴ On m'a demandé si Boukharine n'avait pas un peu « comploté » contre Staline (ce que continuent à dire quelques chercheurs). Il me semble qu'il aurait eu d'excellentes raisons d'y penser. Mais il n'a jamais remis en question l'impératif catégorique de l'unité sans faille du parti.

⁴⁵ Arthur Koestler : *Le zéro et l'infini*, Paris, Calmann-Lévy, 1948.

être identifié à Boukharine. Koestler attribue à Roubakov une « théorie sociologique » : la quantité de liberté qu'un peuple peut utiliser diminue quand le progrès technique ou un changement social modifie le corps social. Je crois qu'il s'agit pour le romancier de se moquer des prétentions du matérialisme historique (ou peut-être des explications scientifiques dont Zinoviev était coutumier) mais Boukharine n'aurait pas aimé cette théorie.

Maurice Merleau-Ponty, après la guerre, a lu les « minutes » du procès et a très bien vu et dit une chose essentielle : Boukharine motive sa condamnation et défend son honneur. Difficile d'être plus contradictoire. La réflexion de Merleau-Ponty porte sur le communisme. Il souligne que dans ce cadre idéologique, s'opposer c'est déjà trahir. Mais je m'interroge sur la provocation (?) qu'il introduit de façon étonnante lorsqu'il écrit que l'attaque allemande de 1941 aurait confirmé la pertinence de la condamnation de Boukharine !⁴⁶

Stephen F. Cohen, en 1973, avait lu le procès (et d'autres textes antérieurs) comme une tentative de s'opposer, en langue d'Esopé, au cours de la politique stalinienne. Une forme de résistance est bien là, mais la lecture du dossier rendu à la famille a dû le décevoir un peu.

Slavoj Zizek, en 2001, avait lu la lettre à Staline du 10 décembre 1937. Dans un article sur le suicide du parti, il note le paradoxe de Boukharine qui déclare comprendre la grande idée de la purge, qui accepte d'avouer publiquement ses « crimes » et qui affirme à Staline qu'il continue de l'aimer *pourvu qu'il ne le croit pas coupable des crimes dont il s'accuse*.⁴⁷

Boukharine n'est pas un cynique et ce n'est pas Staline qu'il veut aider en se sacrifiant. Ce n'est pas non plus un héros qui tombe en défendant une politique. S'il est pris dans des contradictions, ce sont d'abord les contradictions de ses tourmenteurs.

Le plus probable est que Boukharine a cédé en espérant que ses proches seraient épargnés. On a pu le lui promettre (et ils ont été relativement épargnés). Après cela, il lui fallait se débrouiller pour incriminer le moins de monde possible (son sentiment de culpabilité l'empêchait d'être un dénonciateur) et défendre sa dignité d'homme. C'était déjà un objectif « politique », mais ce n'était pas un programme révolutionnaire complet...

Son véritable espoir était que les jeunes, ceux qui avaient l'âge d'Anna, survivraient et voudraient savoir, comprendre et sortir le socialisme de son malheur.

⁴⁶ Cf. Maurice Merleau-Ponty : Humanisme et terreur I. In: Id.: Œuvres. Préface de Claude Lefort, Paris, Gallimard, 2010, p. 258-259 (Quarto). Dans ce pays, écrit-il, « l'opposition pouvait apparaître comme une trahison. Quoiqu'elle ait voulu et même si c'était un plus sûr avenir pour la révolution, il reste qu'en fait elle affaiblissait l'URSS. En tout cas, par un de ces coups de force dont l'histoire est coutumière, les événements de 1941 l'accusent de trahison. » Cette sottise vient dans une tentative de réfléchir sur la « responsabilité historique » à propos des procès des collaborateurs français après la victoire sur l'Allemagne nazie. Merleau-Ponty esquisse une comparaison : « Comme les procès des collaborateurs désintéressés, les procès de Moscou seraient le drame de l'honnêteté subjective et de la trahison objective. Il n'y aurait que deux différences. La première est que les condamnations d'épuration ne font pas revivre ceux qui sont morts, tandis que la répression pouvait épargner à l'URSS des défaites et des pertes [je souligne cette lubie surprenante quand on sait à quel point Staline a refoulé ses inquiétudes en attendant la rupture de son alliance avec Hitler...]. Les procès de Moscou seraient ainsi plus cruels puisqu'ils anticipent le jugement des faits, et moins cruels puisqu'ils contribuent à une victoire future. L'autre différence est que les accusés marxistes étant ici d'accord avec l'accusation sur le principe de la responsabilité historique, ils se font accusateurs d'eux-mêmes et que, pour découvrir leur honnêteté subjective, nous avons à traverser, non seulement le réquisitoire, mais encore leurs propres déclarations ». La dernière remarque est moins sottise, mais l'ensemble, malgré l'emploi d'un « conditionnel » intermittent, reste effarant.

⁴⁷ Un lecteur a remarqué tout à fait judicieusement que de cette façon Boukharine essayait d'attirer Staline dans sa propre ambivalence, de lui faire partager sa « dualité ». Staline a réussi à résister à cette tentation.